

DEBORAH
HARKNESS

L'ORACLE
DE
L'OISEAU
NOIR

L'ORACLE DE L'OISEAU NOIR

**Après *Le Livre perdu des sortilèges*,
la nouvelle trilogie de Deborah Harkness !**

« Il est temps de rentrer chez vous. »

Quand un corbeau porteur de ce message s'écrase à ses pieds, Diana Bishop comprend que la vie paisible qu'elle et son mari Matthew se sont construite dans la banlieue de New Haven est sur le point de basculer une nouvelle fois. D'autant que leurs jumeaux auront bientôt sept ans et qu'elle ignore combien de temps elle pourra les protéger de la Congrégation : l'instance qui régit la cohabitation des êtres surnaturels est déterminée à découvrir les véritables pouvoirs de ces enfants mi-sorciers mi-vampires.

Aussi Diana décide-t-elle d'accepter l'invitation de Gwyneth Proctor, une tante dont elle ignorait jusqu'à présent l'existence, à se rendre sur les terres ancestrales de sa famille paternelle.

Mais lorsque la vieille sorcière lui révèle le lien entre la lignée des Proctor et la haute magie qu'elle s'est toujours refusé à pratiquer, Diana doit faire un choix : affronter ses peurs et s'engager sur la voie des Ténèbres dont elle ressent malgré elle l'appel, ou renoncer à jamais à connaître l'étendue de ses propres pouvoirs...

Deborah Harkness est professeure d'histoire à l'université de Californie du Sud et spécialiste de l'histoire des sciences et de la magie en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle. Sa série Le Livre perdu des sortilèges, best-seller international salué par la critique, a été adaptée pour la télévision en 2018 et a conquis des millions de lecteurs dans le monde.



27,90 € Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-265-2



9 782385 292652

Traduit de l'anglais
par Laurent Bury

L'ORACLE
DE
L'OISEAU
NOIR

De la même autrice :

Le Livre perdu des sortilèges, Livre de poche, 2012

L'École de la nuit, Livre de poche, 2013

Le Nœud de la sorcière, Livre de poche, 2015

La Force du temps, Livre de poche, 2020

Titre original : *The Black Bird Oracle*

Copyright © Deborah Harkness, 2024

Publié aux États-Unis par Ballantine Books, une marque de Random House, un département de Penguin Random House LLC, New York.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

Pour la traduction française :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-265-2

Illustration de couverture : Patrick Insole d'après des images Shutterstock (Milat_oo, Natalia Bachkova, Musa_Studio, Chikovnaya and KHIUS)

Design de couverture, création des gardes et du jaspage : Pauline Ortlieb

Maquette : Patrick Leleux PAO

Images intérieures :

arbre : Matorini_atelier/AdobeStock ; oiseau noir : Weasly99/AdobeStock ; branche

arbre généalogique : dariachekman/AdobeStock ; chouette/Dover ; corbeau :

Norhayati/AdobeStock ; flacons en verre : BOOCYS/AdobeStock

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

DEBORAH
HARKNESS

L'ORACLE
DE
L'OISEAU
NOIR

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

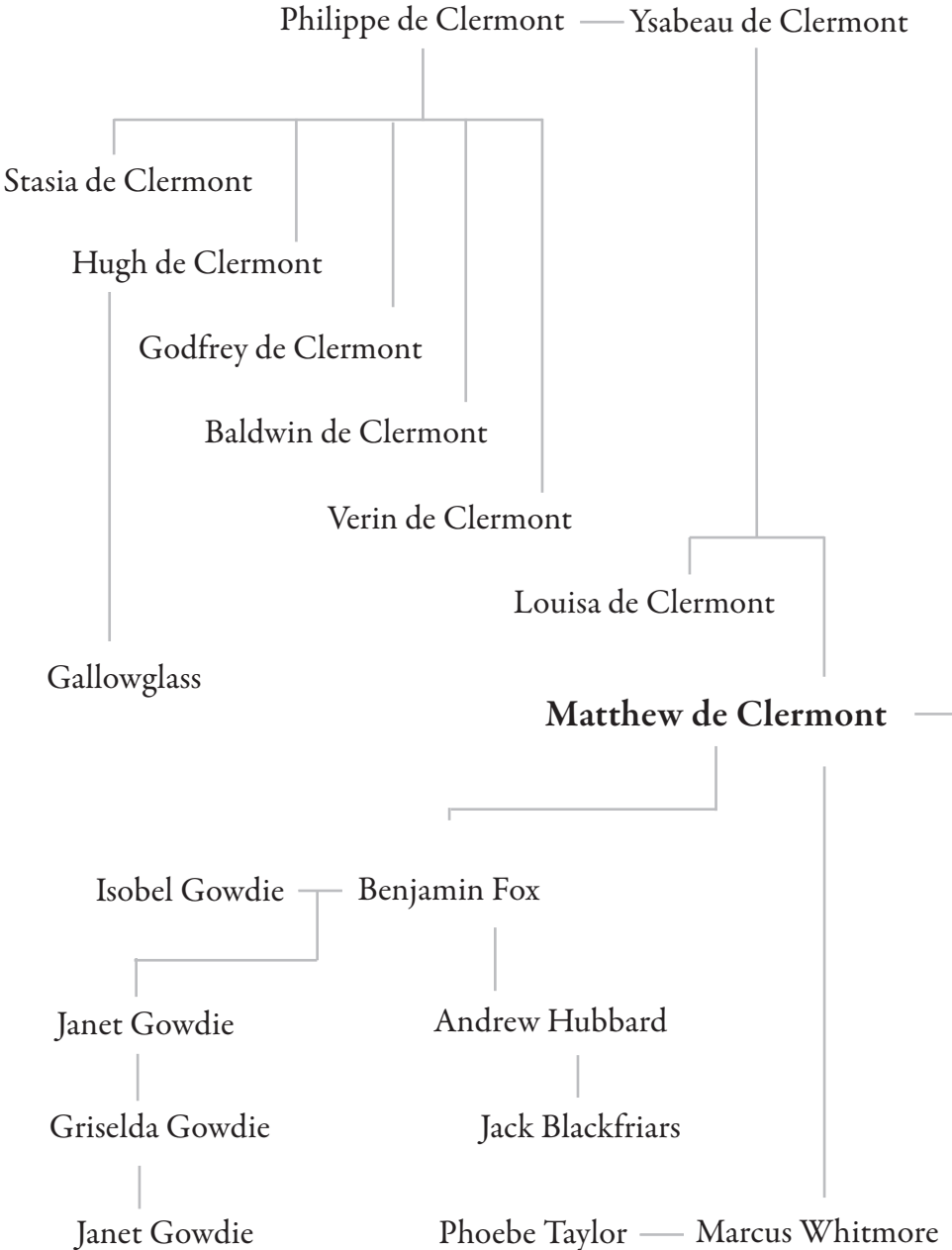


*Pour Tonya et Tracy,
qui comprennent la magie des jumeaux.*



*Avec l'os d'un héron et l'aile d'un hibou
Chantent tous les corbeaux quand les vautours se taisent.
Dans le sang et la peur, l'absence et le désir,
Ils suivront jusqu'ici des sorcières l'essaim.
Quatre gouttes de sang sur un autel de pierre,
Ont prédit ce moment avant que tu sois née.
Trois familles que lient la joie et le combat,
Chacune reflétant l'oracle de l'oiseau noir.
Deux enfants, éclatants comme Lune et Soleil,
De Ténèbres, Lumière et Ombre ne font qu'un.*

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES CLERMONT ET BISHOP



Bridget Bishop — Edward Bishop

Rebecca Bishop

Joanna Bishop — Joseph Green

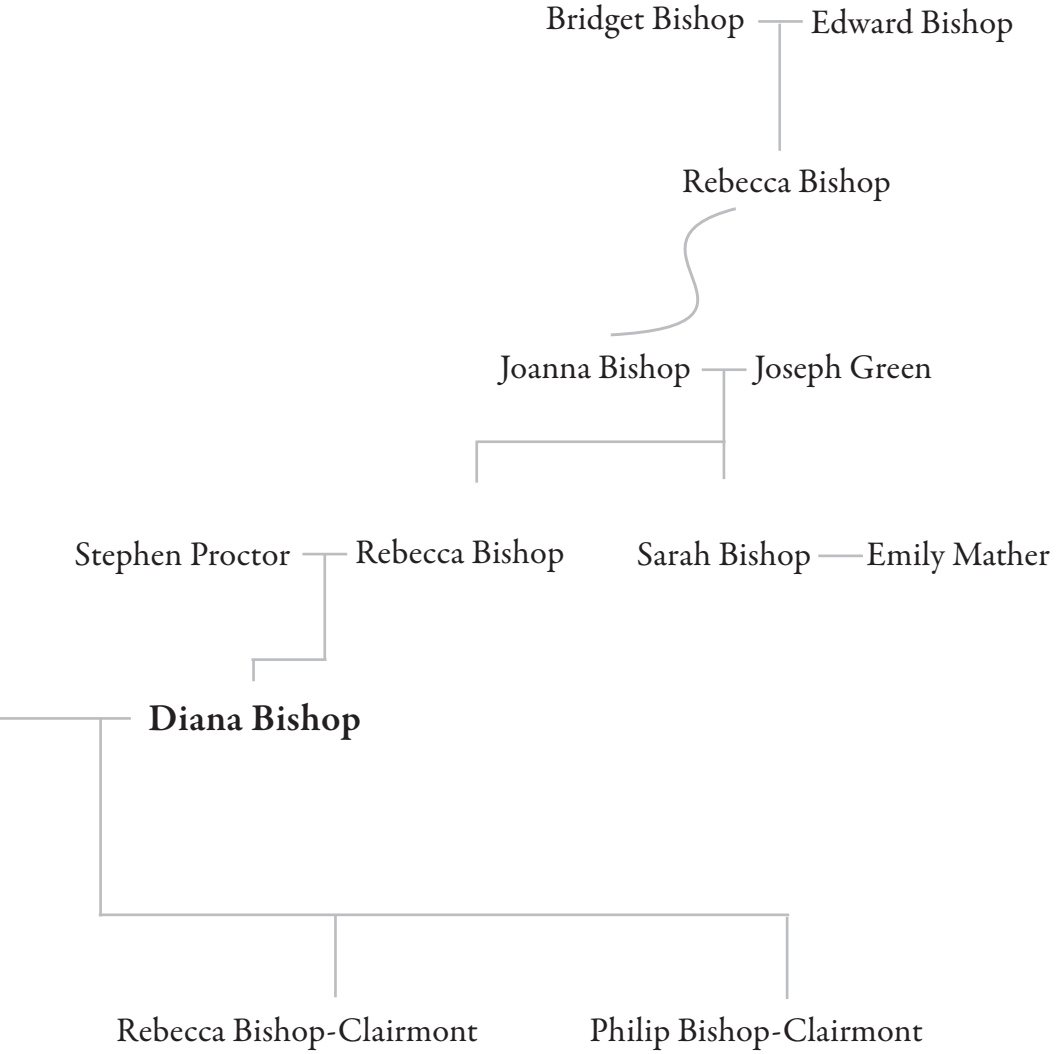
Stephen Proctor — Rebecca Bishop

Sarah Bishop — Emily Mather

Diana Bishop

Rebecca Bishop-Clairmont

Philip Bishop-Clairmont



PREMIÈRE PARTIE



DANS TOUTE ÂME, une place est réservée pour l'Ombre.

La mienne était bien dissimulée, glissée derrière un point aveugle dans un recoin de ma mémoire, sous une meurtrissure que je croyais depuis longtemps guérie.

Puis les corbeaux sont arrivés à New Haven, porteurs d'une invitation que ni l'Ombre ni moi ne pouvions refuser.

C'est un vendredi, vers la fin du mois de mai, que j'ai reçu cette invitation.

— Bonjour, professeure Bishop ! Je viens de vous déposer votre courrier dans la boîte !

J'avais rêvassé sur le trajet retour depuis mon bureau à Yale. J'écoutais d'une oreille le bavardage enthousiaste de Becca, mais le reste de mon esprit était ailleurs. Je n'avais pas remarqué que nous étions arrivées devant la belle grille de fer forgé qui protégeait notre maison

dans Orange Street, ni que notre factrice habituelle, Brenda, venait de passer.

— Merci, Brenda, répondis-je avec un vague sourire.

La chaleur était écrasante. C'était toujours comme ça à New Haven, à l'époque de la remise des diplômes, et cela se traduisait par des tempéraments irritables, des toges universitaires moites et de longues files d'attente pour acheter un *latte* glacé devant les nombreux cafés de la ville.

— Tu dois être contente de retourner en Angleterre, Becca, dit Brenda.

Elle portait déjà son short et son bob USPS, en prévision des chaleurs et de l'humidité record de New Haven.

— Très ! (Becca sauta d'un pied sur l'autre pour le prouver.) Pour Tamsy, c'est son premier voyage, et je vais *tout* lui montrer.

Tamsy était un ajout récent à la famille : une des poupées historiques qui faisaient fureur parmi les moins de treize ans. Marcus et sa compagne Phoebe avaient choisi pour Becca une poupée de l'époque coloniale parce qu'elle aimait la maison de Marcus à Hadley, et en particulier les anecdotes qu'il lui racontait sur son enfance dans les années 1760-1770. Le fabricant avait donné un autre nom à cette poupée, mais Becca l'avait rebaptisée dès qu'elle avait vu ses yeux verts et ses cheveux roux à travers la fenêtre ronde de la boîte.

Depuis qu'elle avait reçu ce cadeau, l'imagination active de notre fille était accaparée par Tamsy et son univers. Pour donner vie à sa poupée, Becca était aidée par ses nombreux accessoires et tenues, dont un cheval nommé Penny. Tamsy possédait aussi beaucoup de mobilier. Matthew y avait ajouté une réplique miniature du fauteuil en bois qui avait jadis appartenu à grand-père Philippe, et un coffre peint, de la taille de Tamsy,

semblable à celui où Phoebe rangeait son linge de maison. Il était muni d'un petit cadenas et Becca y avait déjà rangé les habits de sa poupée, ses manuels scolaires, son encrier et sa plume d'oie, et tous ses chapeaux pour le voyage en Angleterre.

Brenda fit signe à Tamsy, qui pendait de la main de Becca. Puis elle s'adressa à moi :

— Vous devez être contente, vous aussi, de reprendre votre recherche.

À la fin de chaque année scolaire, Matthew et moi emmenions les enfants en Angleterre pour passer les mois d'été dans notre maison de Woodstock, à quelques kilomètres d'Oxford. J'avais ainsi un accès facile à la bibliothèque Bodléienne et Matthew pouvait travailler tranquillement dans son labo à la fac sans être dérangé par des collègues ou des thésards. Becca et son frère, Pip, avaient un immense jardin à explorer, des centaines d'arbres à escalader, et une maison remplie de trésors et de livres pour les occuper pendant les inévitables averses estivales. Il y avait de longs week-ends paresseux en France pour rendre visite à Ysabeau, la mère de Matthew, et l'occasion de voir Marcus et Phoebe, qui passaient toujours une partie de leur été à Londres.

J'étais impatiente de prendre l'avion pour laisser derrière moi Yale, New Haven et le semestre de printemps. J'étais alléchée par la perspective d'un nouveau projet de recherche autour des épouses et des sœurs de membres de la Royal Society, et j'avais hâte de manipuler des livres rares et des manuscrits.

— Il vous reste sûrement un tas de choses à faire avant demain ! s'exclama Brenda.

Elle ne croyait pas si bien dire. Les valises n'étaient pas prêtes, les plantes étaient encore dans la maison et non alignées sous la véranda pour que les voisins les

arrosent, et j'avais au moins trois lessives à lancer avant que nous puissions partir pour l'été.

— J'ai vérifié, on vous gardera tout votre courrier. En ce qui concerne la poste de New Haven, vous êtes prête pour le décollage, conclut Brenda.

— Merci, dis-je en détachant Tamsy des petits doigts poisseux de Becca pour la fourrer, jambes en avant, dans mon sac avec les lettres que j'avais reçues à l'université.

— Amuse-toi bien avec ton frère, Becca, et on se revoit en août, ajouta Brenda en ajustant la courroie épaisse de sa besace.

— Au revoir !

Becca agita la main en direction de Brenda qui s'éloignait. Je caressai ses cheveux brillants, d'un noir bleuté, irisé comme l'aile d'un corbeau. Becca ressemblait tellement à Matthew, toute en contrastes et en traits marqués, la peau claire et les sourcils épais. Ils avaient aussi le même caractère, avec cette réserve pleine d'assurance d'où pouvaient surgir en un clin d'œil des émotions violentes. Pip, lui, tenait de moi. Il n'hésitait pas à exprimer ses sentiments, il pleurait volontiers et il avait ma silhouette, des cheveux blonds aux reflets cuivrés, et quelques taches de rousseur sur le nez.

— C'est vrai qu'on a un tas de choses à faire, choupinette. D'abord, s'occuper d'Arwinna et d'Apollon, et trier tout ce courrier.

Ensuite, je devrais procéder à un ménage complet, ce qui ne serait pas une mince affaire. La petite maison que j'occupais jadis dans Court Street était bien trop étroite pour accueillir un vampire, une sorcière, deux enfants Nés-Lumière, un griffon et un lévrier. Marcus, le fils de Matthew, nous avait donc proposé son manoir dans Orange Street. Il avait acheté cette demeure juste avant la guerre de Sécession, alors qu'il étudiait la médecine

à Yale, quand l'acajou et les grandes réceptions étaient à la mode. Toutes les surfaces étaient cirées, sculptées, ou les deux. C'était un cauchemar à entretenir et les pièces immenses se remplissaient beaucoup trop vite de tout le capharnaüm de la vie moderne.

Malgré ses dimensions et son aspect imposant, la maison s'était révélée étonnamment bien adaptée à la vie familiale, avec ses vérandas où les enfants pouvaient jouer par temps pluvieux, son jardin où le griffon de Philip, Apollon, et mon lévrier écossais, Ardwinna, pouvaient s'amuser avec les jumeaux, et toutes les pièces du sous-sol jadis attribuées aux habitants selon leur sexe et leur fonction. La maison de Marcus avait d'abord semblé trop majestueuse pour notre petite bande de vampires et de sorcières, mais les familles ont l'art d'occuper tout l'espace qu'on leur accorde. Ce qui aurait dû n'être qu'un séjour temporaire était devenu une résidence définitive.

Becca, toujours sensible à mes sautes d'humeur, devina mon anxiété.

— Ne t'en fais pas, maman. Je t'aiderai.

Elle tira de sa poche le kazoo aux couleurs de l'université qu'elle avait trouvé dans mon bureau, avec l'espoir de me remonter le moral en me jouant un petit air pendant les quelques mètres qu'il nous restait à parcourir. Le couinement étrange du *kazoo* perturba les oiseaux posés sur les arbres alentour. Ils s'envolèrent dans un grand battement d'ailes agacé, leurs formes noires et leurs cris rauques protestant contre cette interruption de leur sieste de l'après-midi.

Je me protégeai les yeux du soleil, fascinée par la nuée tourbillonnante de volatiles qui s'élevait et retombait sur les courants d'air humide. Les yeux écarquillés, émerveillés, Becca était elle aussi ravie par ce spectacle.

Un unique oiseau se détacha de la formation, son ombre tombant sur nos mains jointes. Les contours de sa tête et de son bec incurvé s'étendaient sur l'allée, pointant vers la porte de la maison.

Dans le froid soudain, j'eus un frisson. Intriguée par cette chute de température, je levai les yeux, m'attendant à voir des nuages masquer la lumière vive.

En fait, le monde entier s'était vidé de ses couleurs. Le stuc doré des murs, la verdure des arbres, les taches bleues des hautes tiges des pieds-d'alouette et des iris d'Allemagne dans les parterres de vivaces – tout était réduit à une grisaille, comme une photo délavée du Londres brumeux des années 1940. Ma perspective s'en trouvait modifiée elle aussi, car la maison paraissait trop haute et trop large, et les arbres trop bas. La claire odeur de la terre après la pluie, avec une note de soufre, remplaçait les parfums verts de l'été. Les bruits habituels du quartier – voitures, chants d'oiseaux, bourdonnement des tondeuses à gazon – étaient trop sonores tout à coup, comme le battement de mon cœur lorsqu'une vague surnaturelle déferla sur moi.

Une puissance sinistre inonda mes veines en réponse au jaillissement d'énergie magique qui nous tenait dans son linceul incolore. J'attirai Becca vers moi, la protégeant de mon corps.

L'oiseau solitaire qui planait au-dessus de nous vint s'écraser au sol, les ailes déployées, la tête penchée selon un angle indiquant que son cou s'était brisé lors de l'impact. Son bec incurvé, couleur d'ébène, et son collier de plumes ébouriffées m'apprirent que c'était un mâle.

Un froissement d'ailes me remplit les oreilles quand les compagnons du corbeau vinrent s'installer sur les branches de l'arbre le plus proche, taches sombres qui,

dans cet univers fantomatique, se détachaient aussi nettement que des silhouettes découpées dans du papier noir. Il n'y avait pas seulement quelques oiseaux, mais plusieurs dizaines.

Tout ce que je savais sur les corbeaux – leurs significations magique, mythique et alchimique – se bousculait dans mon cerveau. Messenger reliant les vivants et les morts, le corbeau symbolisait souvent la première étape de la transformation alchimique menant à la pierre philosophale. Dans certaines traditions, il était associé au pouvoir de prophétie. Je n'osais imaginer ce qu'un corbeau mort à mes pieds représentait, mais ce ne pouvait pas être de bon augure.

Sur le trottoir, une flaque de sang écarlate et épais s'étalait sous le corps du volatile. Alors que le corbeau libérait sa force vitale, la couleur reparut lentement dans notre environnement. Le short en jean de Becca redevint bleu. Les fleurs imprimées sur mon chemisier retrouvèrent leur rose pâle et leur jaune vif. Les iris reprirent leur indigo ordinaire.

— Il est mort, l'oiseau, hein ?

Encore cachée derrière mon bras, Becca jeta un coup d'œil au corbeau inerte et aux yeux grands ouverts. Ses narines se dilatèrent lorsqu'elle huma l'odeur du sang et, en vraie fille de vampire, Becca eut soudain l'air d'avoir faim. Quand elle était bébé, elle avait réclamé du sang, et même si cette avidité s'était estompée avec le temps, l'odeur cuivrée de l'hémoglobine réveillait encore ce besoin.

— Oui.

La flaque de sang le confirmait et il était inutile d'éluder la vérité.

— Pourquoi les couleurs sont mortes aussi quand l'oiseau est mort ?

Becca avait les yeux aussi grands que ceux du corbeau. Dans leur profondeur brillait une étincelle sombre que je n'avais encore jamais remarquée.

— Comment ça ? demandai-je prudemment, ne voulant pas influencer sa réaction par ma propre attitude face aux événements de l'après-midi.

— Tout est devenu gris, comme les cendres dans la cheminée, expliqua Becca. Tu n'as pas vu ?

Je hochai la tête, surprise que ma fille l'ait remarqué, elle aussi. Les facultés d'observation de Becca n'avaient d'égales que celles de Matthew, mais contrairement à Pip, elle était rarement à l'écoute des forces magiques tournoyant autour d'elle.

— C'était de la magie ? s'étonna Becca. Ça ne ressemblait pas à la tienne, maman.

— Oui, mon ange, je pense que c'en était.

Quelle qu'ait été sa nature, la magie qui était descendue sur notre quartier de New Haven s'en était retirée. Néanmoins, j'aspirais à la sécurité de notre maison, loin de l'oiseau mort et de l'ombre obscure qu'il avait projetée sur ma fille et moi.

Avant que j'aie pu diriger les pas de Becca, le groupe de corbeaux perchés dans les arbres entama un chœur de déploration. Leur chant était composé de cris de douleur, de gargouillis gloussants et de croassements râpeux. Un oiseau particulièrement grand prit son envol. Le mouvement lent et lourd de ses ailes apaisa les autres. Le corbeau ouvrit son bec et émit un bruit de cloches, un carillon aigu qui se substitua aux expressions de deuil et de désespoir.

Léger et bien planté sur ses pattes, le grand corbeau atterrit devant nous, sur le trottoir. Ses plumes éclatantes brillaient d'un noir profond où se mêlait une touche du bleu le plus foncé, comme les cheveux de

Becca. Il gonflait tellement le cou qu'il semblait porter une collerette. Claquant de son bec redoutable, le corbeau inclina la tête.

Becca imita le geste. À pas prudents, elle s'approcha de l'oiseau.

— Attention, murmurai-je, ne sachant pas quelles étaient les intentions de l'animal.

Dans les arbres, les autres corbeaux poussèrent des croa croa bruyants, indignés que je puisse soupçonner leur compagnon de vouloir faire du mal à un enfant.

Becca s'accroupit près de l'oiseau mort. Le grand corbeau sautilla pour combler la distance les séparant et vint parader devant elle en lui parlant abondamment. L'oiseau prit quelque chose dans le bec du cadavre, puis alla le lâcher devant l'enfant.

L'objet n'émit aucun tintement métallique, mais sa forme évoquait une bague, si étroite que seul un doigt très mince pourrait la porter.

— N'y touche pas ! m'écriai-je.

Ma tante Sarah Bishop m'avait appris à ne jamais mettre la main sur un objet magique non identifié, et j'obéissais la plupart du temps à ses règles.

Notre fille était de caractère plus indépendant.

— Merci, dit Becca au corbeau, en passant l'anneau à son doigt.

La bague laissa une traînée de sang d'oiseau en glissant sur ses articulations. Le corbeau croassa une réponse et Becca écouta attentivement, hochant la tête comme si elle comprenait. Par-dessus le bord de mon sac, Tamsy regardait la scène, battant lentement des paupières comme pour chasser le sommeil de ses yeux.

Pendant la conversation de Becca avec le corbeau, un picotement dans mon pouce gauche et entre mes sourcils m'indiqua que l'étrange magie ne s'était en

réalité pas retirée du tout. Elle s'était simplement changée en autre chose, de tout aussi déconcertant. Je tentai de sonder la nature de cette magie, dans l'espoir d'en déterminer les intentions, mais elle était brumeuse et trouble, sans structure clairement nouée. Et elle dégageait une odeur curieuse, un mélange de sel marin, de pin, d'épine-vinette et de soufre.

— Je suis désolée, pour ton copain, dit Becca quand le corbeau se tut enfin. Tu dois être triste.

L'oiseau redressa la tête et la laissa retomber au rythme des gazouillis gutturaux qui lui hérissaient encore plus les plumes du cou, comme des épines de porc-épic.

— On va l'enterrer dans le jardin. Promis.

Becca fit le signe de croix sur son cœur, exactement comme Matthew le lui avait appris. Ce serment solennel était un engagement considérable pour quelqu'un d'aussi jeune, compte tenu de l'enchantement qui nous entourait. Les corbeaux n'étaient pas venus dans Orange Street par hasard.

Quelqu'un les avait envoyés, et ils arrivaient porteurs d'un cadeau pour ma fille. L'expérience m'avait appris que les présents magiques avaient toujours une contrepartie.

— Rentrons, pour que les oiseaux aient un moment avec leur ami, suggérai-je en douceur.

Je préférais être à la maison plutôt que dehors, vulnérable au sortilège complexe qui se jouait là. Je tendis la main et Becca la prit.

— Non, maman ! On doit rester pendant que ses amis chantent pour son dernier vol, expliqua Becca en se relevant.

À cet instant précis, les corbeaux posés sur les branches entonnèrent un nouvel hymne funèbre, qui sonnait cette fois comme un cliquetis d'ossements sur du bois,

plein de chagrin et de regret. C'était un privilège que d'entendre ces magnifiques créatures. L'émotion me nouait la gorge, car je ressentais leur perte, moi aussi.

Becca me serra la main plus fort tandis que les oiseaux chantaient. De grosses larmes roulèrent sur ses joues, qu'elle tâcha de chasser en reniflant, mais elles se mêlèrent au sang du corbeau mort, gouttes claires et salées dans la tache noire autour du cadavre.

Les oiseaux s'envolèrent, leur chant de deuil se transformant en chant d'espoir alors que les cloches retentissaient à nouveau. Ils prirent leur essor au-dessus de leur frère défunt, leurs plumes scintillant d'une brillance venue d'un autre monde.

— Merci pour le message, dit Becca au corbeau resté près de nous. Je n'oublierai pas.

D'un puissant coup d'ailes, l'animal solitaire rejoignit ses camarades. Réunie, la nuée s'éleva de plus en plus haut, jusqu'à n'être plus qu'une constellation de petits points noirs dans le ciel.

— Que t'a dit l'oiseau, Becca ? demandai-je en fixant le cadavre avec inquiétude.

— Qu'il était temps de rentrer chez nous, et il m'a donné ça.

Becca tendit l'index gauche. J'examinai l'anneau de mon mieux, malgré les taches de sang et la terre collée dessus. La bague était noircie par l'âge à certains endroits et blanche comme un os à d'autres. Sa surface était percée, et une fibre grossière était glissée dans les trous.

— Mais on est déjà chez nous. C'est trop triste que son copain soit mort pour nous transmettre un message qui ne sert à rien. C'est ma faute s'il est mort ?

Becca se remit à pleurer en me regardant. Je la serrai contre moi.

— Bien sûr que non. Simplement, le corbeau s'est trompé en calculant à quelle distance était le sol.

Becca renifla.

— Allez, rentrons.

— Mais l'oiseau..., protesta Becca, consacrant tout son poids à me résister.

— Ton père s'en occupera.

Le monde avait repris ses couleurs, je captais les parfums et les odeurs d'un été à New Haven plutôt que l'étrange cocktail résineux qui avait accompagné les corbeaux, mais quelque chose avait incontestablement changé dans Orange Street aujourd'hui. Quelque chose de magique, d'inconnu et de dérangeant.

Une fois dans l'entrée de la maison, fraîche grâce à son sol de marbre et son haut plafond, je poussai un soupir silencieux et je m'adossai à la porte refermée. Mon tote bag qui débordait glissa de mon épaule et rejoignit à mes pieds le courrier tombé par la fente entourée d'une plaque de cuivre. Tamsy dégringola hors du sac, et Becca accourut pour la récupérer.

Je me sentis dévisagée. Becca était une enfant très observatrice, presque rien ne lui échappait, qu'il s'agisse d'une souris cherchant à manger dans le jardin ou des émotions fluctuantes de son entourage.

— Tu veux une tasse de thé ? me proposa-t-elle.

Dans la famille, tout le monde savait que le plus sûr moyen de me rasséréner était de me mettre un livre dans une main et une tasse de thé dans l'autre. J'éclatai de rire.

— Ha ha, mais certainement ! Et toi, j'ai l'impression que tu es mûre pour ton goûter. Beurre de cacahuètes et pomme en lamelles ?

C'était l'en-cas préféré de Becca : plonger des demi-lunes de pomme craquante dans la pâte crémeuse et salée.

— Oui, s’il te plaît, répondit-elle d’un air solennel, encore affectée par la mort de l’oiseau.

Je ramassai le courrier et mes affaires, et nous filâmes droit vers la cuisine. Cette pièce ensoleillée à l’arrière de la maison était mon endroit favori dans le manoir de Marcus, aux meubles capitonnés et aux murs revêtus de papier peint. Dans la cuisine d’un vampire, l’objectif était le confort plutôt que la préparation et la consommation de nourriture, et cet espace était donc souvent régi par des considérations esthétiques plutôt que par des besoins utilitaires. Il faisait bon s’y attarder, avec ses larges fauteuils et sa lumière chaude qui vous invitait. Les placards, d’un joyeux bleu œuf de canard, avaient conservé leur partie haute vitrée pour présenter la vaisselle et toute une collection de verres à vin qui étinceaient au soleil.

Ardwinna et Apollon étaient retenus par une barrière dans l’ancienne salle de couture, adjacente à la cuisine. Grâce au sortilège de camouflage que j’avais tissé pour lui, Apollon ressemblait à un gros golden retriever.

Ils nous saluèrent avec leur chœur d’aboiements.

— Tu ne voudrais pas les emmener se promener ? suggérai-je à Becca, qui m’épiait encore de son œil de lynx.

Mes mains tremblaient quand je déposai le courrier et mon sac sur la table. Maintenant que ce moment bizarre avec les oiseaux était terminé et que l’adrénaline quittait mon corps, je pris conscience de toute la tension que j’avais retenue.

— OK, maman.

Becca ouvrit la porte pour qu’Ardwinna et Apollon aillent se dégourdir les pattes dans le jardin et prendre connaissance des signaux déposés par les autres bêtes du quartier.